

J'ai passé quatre jours à Lille, la semaine dernière. Un jour pour un « concert lecture » (comment appeler ça ?) avec Sonia Wieder Atherton autour du « Requiem » d'Anna Akhmatova et de la « Troisième suite pour violoncelle » de Benjamin Britten, et trois jours à travailler avec des lycéens du lycée Charles Baudelaire de Tourcoing. Deux jours pendant lesquels les lycéens sont venus au Théâtre de Lille, et un dernier jour au lycée même. Nous avons parlé de traduction, évidemment, à partir de « Hamlet », d'interprétation, de lecture. Nous avons travaillé, pendant six heures au total (deux jours) sur les six premiers vers de la pièce. Ensuite, nous avons lu la scène Ophélie-Polonius — quand Ophélie raconte comment elle a vu Hamlet « blanc comme un linge, les genoux tremblants/ Et un regard que c'en était pitié/, On l'aurait cru relâché par l'enfer/ Pour nous parler d'horreurs... » Et, pendant des heures et des heures, nous avons répété le texte, pour le rendre organique — un texte où pas un mot n'est de notre temps à nous, de notre vie à nous. Un texte entièrement étranger à la vie de ces lycéens, et donc, entièrement bouleversant. Et vous auriez vu le sérieux des lycéens, le travail, et le courage : poser la voix, devant les autres, prendre en soi, pour les autres, ce qu'on ne connaît pas. Oui, pour les autres, en leur faisant confiance. En sachant que cette fragilité de leur don sera reçue en tant que don. Le 4 au soir, en plus, nous étions encore à Tourcoing, pour la première du spectacle de Stuart Seide, « Les Nains », d'après Pinter — première qui se tenait à « L'Idéal ». Et j'étais là dans un moment de tempête, parce que c'est à ce moment-là que Christophe Rauck a appris que le maire de Tourcoing, Gérald Darmanin, lui retirait toute sa subvention. Ce qui revenait à dire que le Théâtre du Nord ne serait plus à Tourcoing.

*

Je ne connaissais pas Gérald Darmanin. J'ai lu ses interviews, j'ai lu son site, j'ai lu son portrait dans Libé. Gérald Darmanin est non seulement le maire de Tourcoing, mais, à 32 ans, il est député, et il est porte-parole de Nicolas Sarkozy. C'est-à-dire que ce qu'il fait, il sait qu'il le fait au grand jour, en quelque sorte pour l'histoire, parce qu'il est évident que cet homme, sauf accident de carrière ou bévue intempestive, n'est pas destiné à finir député. Il est déjà ministrable. Et il sait que ça risque d'arriver assez vite.

*

Il serait simple que je dise ici : la décision de retirer la subvention de « L'Idéal » est encore une fois une preuve du poujadisme des élus locaux. — Evidemment que oui : l'argent des tourquennois aux tourquennois. Et pas aux tourquennois, d'ailleurs, mais aux loisirs des tourquennois. La culture, ce n'est plus la culture, c'est-à-dire la possibilité de se confronter à l'inconnu, la possibilité d'élargir le monde, mais, comme on dit maintenant, « les pratiques culturelles ». Et notre ministre avait dit que, pour bâtir une politique de la culture, c'est des « pratiques culturelles » qu'il fallait partir. C'est-à-dire, au bout du compte, qu'il fallait encourager ce que les gens connaissent, ce qu'ils font déjà.

*

Mais se trouve que l'Etat s'est totalement désengagé du financement des conservatoires municipaux, — au nom de la décentralisation, je suppose. Et pas que de la crise. Au nom du principe du subsidiarité : on est mieux servi localement par ce qui est local... principe fondamental de l'Europe libérale. — Le maire de Tourcoing s'est élevé contre ce désengagement, et là, l'idée est claire : si le national ne veut plus financer le local, pourquoi le

local devrait-il financer quelque chose qui serait de l'ordre du national — puisque les spectacles de « L'Idéal » n'impliquent, par nécessité, pas que des acteurs locaux, habitants à Tourcoing et s'adressant aux habitants de Tourcoing ?

Gérald Darmanin considère, en général, que le théâtre est quelque chose, il le dit, d' « élitiste ». Ça veut dire que ça s'adresse à peu de gens, et, généralement, pas « aux gens ». Parce que, les gens, dans la salle de « L'Idéal », il le dit tranquillement, il leur faut du plaisir, de l'opérette. Il faut que le public local (l'électorat) en ait pour son argent, et qu'il se divertisse. Parce que la culture est, naturellement, de l'ordre du loisir. Pourquoi un maire, en situation de restrictions budgétaires, gâcherait-il « son » argent, qu'il peut donner au conservatoire municipal, ou à un comité des fêtes ?

Quand l'Etat se retire, il fait un appel d'air. Disparaissant, il met en place le patronage. C'est-à-dire, sans jeu de mots, le règne des patrons — celui des seigneurs de la guerre.

André Markowicz
le 9 février 2015